LE 18/11/2020

Il faisait beau aujourd’hui ! Et avec Roger nous avons fait un tour jusqu’au Port de la Bastille et ensuite Place des Vosges. Les rues n’étaient pas désertes et il y avait de la circulation. La ville ne ressemblait pas à une ville confinée.

Seules les terrasses de café et les restaurants manquaient à l’appel. Pas moyen de s’offrir un petit crème. Les librairies avaient leurs portes ouvertes mais avec l’interdiction de pénétrer dans la boutique. Des habitué.es venaient chercher leur commande téléphonique, d’autres venaient simplement acheter un livre dont elles.ils avaient entendu parler à la radio ou à la télévision. Cela s’appelle le “click and collect”. Certain.es de nos politiques refusent cette expression et préfèrent le terme clique et cueillette.

Hier soir, Barack Obama était interviewé par le très sirupeux François Busnel. Quel charisme, cet ancien président et quelle culture littéraire. ! Mais ne nous y trompons pas c’est un grand charmeur !"*J'ai eu des papillons dans le ventre*" dit le journaliste. L’équipe d’Obama semblerait lui avoir donné carte blanche pour les questions mais lui a imposé des mesures sanitaires drastiques.

J’ai terminé la lecture du livre de Laure Adler «La voyageuse de la nuit ». Je ne l’ai pas toujours appréciée sur France Inter, je la trouve un peu « grande gueule » mais cette fois-ci, j’ai aimé sa façon d’aborder son âge : 70 ans. « Je suis une vieille femme dit-elle et fière de l’être ! ». Elle parle de la vieillesse avec justesse sans fausse pudeur. Elle cite de nombreux écrivains qui ont écrit sur le sujet (Marguerite Duras, Annie Ernaux, Simone De Beauvoir, Roland Barthes…) Elle se révolte contre la ghettoïsation des vieux et des Ehpad concentrationnaires. Elle martèle : « Ce n’est pas le nombre d’années qui nous définit. Ce n’est pas l’état civil qui fabrique notre identité ». Et elle a raison ! Il y des jeunes vieux et des vieux jeunes.

Je relis actuellement « L’Etranger » de Camus. Je l’avais étudié lors de ma dernière année scolaire, il y a près de 56 ans. C’était un exercice ! Comment interpréterais-je ce texte avec « l’expérience de la vie » ?

J’ai retrouvéce qui m’avait plu, une écriture sobre, sensible, pleine de poésie, Il décrit la plage, les baignades, le soleil étourdissant, l’éclat du ciel, l’odeur de la terre fraîche avec des descriptions qui nous transportent et que l’on vit en direct tellement Camus sait bien les exprimer. On se dit « mais oui, ça je l’ai déjà vécu ! je le sens ! j’y suis !».

Je revois la professeure juché sur son estrade, une dame passionnée qui essayait de nous faire sentir le soleil, la chaleur, la fatigue qui avaient engendré le moment du crime.

« Le jour déjà tout plein de soleil m’a frappé comme une gifle » ; « Le soleil avait fait éclater le goudron. Les pieds y enfonçaient et laissaient ouverte sa pulpe brillante. »

Un soleil cruel qui fait tout basculer, le nœud de l’histoire est là, le rapport du personnage principal au soleil, ne jugez pas sans oublier cela ! disait-elle en essayant d’apporter de
la nuance à nos esprits vengeurs. « l’air enflammé », « un océan de métal bouillant »,
 « toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi », « les cymbales du soleil sur mon front »

- Ben quoi Madame, c’est un meurtre quand même ! Répondions-nous !

Malgré les années, j’ai toujours la même antipathie pour le personnage central : Meursault. Très difficile à cerner, tantôt indifférent, insensible mais parfois mesuré, intelligent, certainement un homme révolté à l’intérieur de lui. A la suite d’un règlement de comptes, il tue un arabe et sera jugé et condamné à mort. Toute la plaidoirie du tribunal reposera uniquement sur sa personnalité et son manque de sentiments, il n’a pas pleuré le jour de l’enterrement de sa mère, il a fait l’amour avec une fille dès le lendemain. La théorie de l’absurde d’après Camus. Ça m’avait épaté à l’époque, c’était une façon d’analyser que je ne retrouvais jamais dans « le Parisien », le journal de mon père dans lequel un crime était un crime et le criminel jugé pour cela.

Mais aujourd’hui, j’analyse bien différemment et cela m’a sauté aux yeux. Dans le roman, les Arabes n’ont aucune identité, leur nom n’est jamais cité. On ne parle jamais de la victime en tant que telle. N’y a-t-il pas là une attitude de colon, nous sommes en 1957 en Algérie. Je comprends maintenant pourquoi un auteur nommé Kamel Daoud a écrit un livre « Meursault, contre-enquête ». Il fait parler le frère de l’Arabe tué par Meursault, il retrace sa vie et honore sa mémoire. Il donne une identité à celui qui n’en a pas eu dans le livre. Il écrit un roman dans le miroir de l’autre et il semblerait qu’il ait réussi cette alchimie subtile sans colère.

Comment la professeure juchée sur son estrade avait-elle pu, elle aussi, passer sous silence cette partie de l’histoire et nous entrainer uniquement dans le mal être physique de Meursault « à cause du soleil » !

Le 19/11/2020

Ce qui est bien à l’heure de la retraite, c’est d’apprendre tous les jours quelque chose. Et cela aujourd’hui, grâce à deux documents visionnés à la télévision.

Le premier est un documentaire sur la Bretagne, « Ma Bretagne ! ».

Le titre est : « Bretagne, une terre sacrifiée ». C’est l’histoire de décisions politiques catastrophiques qui ont mené cette région vers une agriculture intensive à tout va. Une production en masse à base de pesticides avec des promesses d’emplois à la clef mais un désastre écologique et humain catastrophique : des algues vertes qui recouvrent des kilomètres de plage, des agriculteurs devenus de véritables victimes en dépendant de coopératives gigantesques qui leur imposent leurs lois et qui fournissent des aliments provoquant des épidémies mortelles pour les animaux….

Je pense au petit village tranquille de Langoëlan où a vécu une partie de la famille de mon père dans une belle nature. Un projet de ferme-usine est en cours de réalisation sur 2200m2 avec l’installation de gigantesques poulaillers pouvant recevoir près de 120 00 poulets ! Le village est sens dessus dessous et les travaux ont commencé malgré un collectif d’opposition actif. Quelle tristesse !

Cependant le documentaire n’est pas défaitiste car il y a des Bretons qui se soulèvent et se démènent pour changer de système.

Ma petite grand-mère avait vécu, à la fin de sa vie, la disparition des talus, des petits chemins ombragés. Elle trouvait cela triste. Le remembrement dessinait un tout autre paysage adapté aux nouvelles grosses exploitations entraînant dans son sillage des querelles de voisinage irréparables. Elle avait fui vers une petite maison du bourg en disant :

- Ce monde n’est plus le mien !

Le deuxième reportage était une plongée dans le rap marseillais. De manière chronologique, ce document révélait les coulisses d’un monde inconnu pour moi.

- Ce monde n’est plus le mien ! comme dirait ma grand-mère.

Et pourtant, j’ai compris l’importance du rap dans la construction sociale et culturelle de cette ville. Pendant tout le reportage, des rappeurs sont venus raconter des anecdotes en tout genre.

« Il arrive avec une grosse veste et des lunettes Cartier. On a dit “Putain, c’est le MIA (le 1er groupe rap ) !”.

À propos de sa première rencontre avec Akhenaton (chanteur du groupe) dans un restaurant, Soprano se remémore :“Il voulait nous rencontrer et nous parler business… Le truc, c’est qu’on n’était jamais allés au restaurant de notre vie !”

Et dans toutes ces histoires touchantes, on comprend les blessures et l’apport de cette musique dans les quartiers populaires. Une musique qui donne une identité.

Évidemment,c’est la culture populaire de Marseille qui s’oppose à la culture européenne du Mucem voulue par la municipalité. Eux sont du côté de l’affaissement des maisons de la rue d’Aubagne. Mais ce qui est certain, c’est leur amour inconditionnel pour leur ville et ils revendiquent leur place.

Voilà mon voyage de la Bretagne à Marseille. Ça fait du bien en période de confinement !